

L'action sociale

Au Katanga : « Alors que la mine et le chemin de fer exigeaient une main-d'œuvre abondante, la région ne comptait que des populations rares et clairsemées ; il fallut donc recourir à d'autres territoires.

Déplacer des hommes n'est guère chose difficile si l'on n'y voit qu'un problème de transport ; les acclimater physiquement exige déjà plus de précautions, et on y veilla, mais le vrai problème était d'un ordre plus profond et plus grave.

Les recrues qui se mettaient en route vers le Katanga s'en allaient l'âme vide, secouées d'un cruel ébranlement intérieur. A des centaines de kilomètres de leurs foyers, elles arrivaient pour exercer un métier de travailleur industriel auquel rien dans leurs habitudes coutumières ne les avait préparées.

Ignorer leur désarroi et en faire de simples instruments de travail pouvait être tentant pour des entreprises débutantes, dans un pays perdu. Malgré les lacunes de la législation sociale, les déboires et les incertitudes de l'époque, les sociétés de 1906 repoussèrent cette tentation. Dès l'abord et sans lésiner, elles traitèrent comme des hommes ces travailleurs frustes, dépaysés, incapables de dominer l'univers nouveau qui les entourait, et rendus inaptes à s'y situer, comme dans leur village natal, aussi sommairement que ce fût. Elles ne se bornèrent pas à leur donner un salaire, à leur fournir une ration et à les abriter. Elles les prirent en charge totalement, eux-mêmes et leurs familles, avec leurs besoins matériels, leurs soucis spirituels et leurs aspirations intimes.

C'est ainsi que naquit – ici comme dans toutes les régions du Congo – le paternalisme dont on a tant médité mais dont je déclare que, malgré ses lacunes, l'œuvre fut grandiose.

Ce qui l'inspira fut une pensée de générosité que doublèrent – il n'y a aucune honte à l'avouer – des soucis pragmatiques.

C'est ce paternalisme qui, dépassant les impératifs que définissait la loi, et en dépit souvent des aléas d'une conjoncture qui ne fut pas toujours rassurante, fit surgir au sein et à côté de cités organisées, des hôpitaux et des écoles, des orphelinats et des foyers sociaux, des cercles d'études et des complexes sportifs. C'est lui qui, conjuguant son action avec celle de l'Etat et des missions, donna à ce pays son visage. C'est lui qui, dès l'origine, contribua à la grandeur de l'œuvre qu'aucun détracteur, fut-il belge ou étranger, ne peut de bonne foi s'interdire d'admirer.

Car l'excellence d'un régime, en un temps donné, ne peut mieux s'exprimer que par cette formule naïve que partout le travailleur désarmé mais confiant, adressait à son employeur : "Tu es mon père". Extrait du discours prononcé par Léo Pétillon, Gouverneur Général du Congo Belge, le 28 juillet 1956, lors d'une séance académique organisée à Elisabethville à l'occasion du cinquantième anniversaire de la création de l'Union Minière du Haut-Katanga, l'U.M.H.K., de la Compagnie du Chemin de Fer du Bas-Congo au Katanga, le B.C.K. et de la Société Internationale Forestière et Minière du Congo, la Forminière.

L'action sociale est une œuvre humaine, avec des défauts et des qualités, conçue et organisée par le colonisateur pour améliorer les conditions d'existence des populations indigènes tant dans les milieux coutumiers qu'extra-coutumiers et que dans le monde du travail. Mais une évolution sociale ne peut se concevoir sans un développement économique qui crée la prospérité, aussi cette action fut-elle l'œuvre autant des services de l'Administration que des missions religieuses, des sociétés industrielles, commerciales et agricoles, des colons, des organismes paraétatiques, des associations philanthropiques et des établissements d'utilité publique. Leurs actions s'exerçaient dans de nombreux domaines comme la santé et l'hygiène, l'habitat, l'alimentation, l'enseignement, l'éducation, et d'autres moins visibles, mais toujours liés à l'éveil d'un monde nouveau. C'est ainsi que dans l'œuvre coloniale, l'action sociale et l'assistance technique allaient souvent de pair.



Une famille de Congolais évolués à veille de l'indépendance. Photo J. Makula, Congopresse, Revue Congolaise Illustrée, 1958